

Le traumatisme et la fonction de l'équivoque en psychanalyse

Marie-Jeanne GÉRARD-SEGERS

Je pense [...] que l'analyse souffre du mal héréditaire de... la vertu ; elle est l'oeuvre d'un homme trop comme il faut, qui se croit donc aussi tenu à la discrétion. Or, ces choses psychanalytiques ne sont compréhensibles que si elles sont relativement complètes et détaillées, tout comme l'analyse elle-même ne marche que si le patient descend des abstractions substitutives jusqu'aux petits détails. Il en résulte que la discrétion est incompatible avec un bon exposé d'analyse ; il faut être sans scrupules, s'exposer, se livrer en pâture, se trahir, se conduire comme un artiste qui achète des couleurs avec l'argent du ménage et brûle ses meubles pour chauffer le modèle. Sans quelques-unes de ces actions criminelles, on ne peut rien accomplir correctement.

5 juin 1910

Lettre de S. Freud au pasteur Pfister

(200) En quoi la psychanalyse est-elle directement concernée par des actions criminelles ? Si quelque crime gît, selon Freud, au coeur de la pensée créatrice du psychanalyste tout comme dans la création artistique du peintre, de quel crime s'agit-il ?

Il s'agit d'un crime qui concerne chacun dans son rapport au langage, mais qui prend chez le « traumatisé » les proportions d'un drame, celui dont il fut un des acteurs à son corps défendant. En fait, un contre-investissement pulsionnel - de la mort à la vie, du sadisme à la pitié, de l'exhibitionnisme à la pudeur, du cannibalisme au respect de l'autre - suppose une sorte de point d'inversion psychique de nature symbolique : l'interdit qui a fait basculer la pulsion, en l'humanisant du même coup, a sauté. L'irruption dans la réalité historique du sujet d'un « trauma » constitue la remise en question de ce pilier qu'est l'interdit, ré-ouvrant l'abîme pour l'être humain que constitue la folie ou l'annulation d'un ordre symbolique. Instant de disparition, d'effondrement symbolique, atteinte au principe même d'humanité, remise en question du phallus symbolique, véritable crise de panique, la névrose traumatique répète la *présentation* du « trauma », impuissante à en opérer la *re-présentation*.

L'écrivain, Baudelaire, Dostoïevski et tant d'autres, témoignent de la division de l'homme d'avec lui-même : *la Chose* désignée par Freud semble l'habiter et avec elle tout « ce qui dans la vie peut préférer la mort »¹. Placebo *et* Nocebo. Une logique de la destruction prend pied sur le territoire de la création et la rend possible. Or ce territoire, dit la psychanalyse, vaut pour tous ; le principe de *nocivité*² peut nous embarquer jusqu'à la mort. Cette logique de la destruction est aussi précisément celle de la mélancolie.

A côté de la littérature maudite d'un Baudelaire, de l'humour noir d'un Queneau ou du *non-sense* d'un Lewis Carroll, de la représentation picturale de l'intolérable par (201)Goya³, il y a la passion pour l'opéra. La passion pour la voix divine est inépuisable car il n'y s'agit pas seulement du plaisir pris à écouter une voix à l'harmonie jamais égalée, mais d'une quête d'un « plus de voix » de l'intimité de laquelle surgirait *la Chose* elle-même sous les espèces de la défaillance, de l'échec faisant écho au pur cri devenu, au regard de la beauté du chant, « excès de voix ».

Ici et là se révèlent une fois de plus *un au-delà* du principe de plaisir corrélatif au fait que l'homme en naissant au monde de la parole y éprouve une perte préalable dans le même registre. Lacan fait à ce propos

1. J. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre VII*, Paris, Seuil, 1986, p. 124.

2. M. ZAFIROPOULOS, « Psychanalyse et création artistique – La nocivité de l'oeuvre d'art », in *La règle sociale et son au-delà inconscient – 1) Psychanalyse et pratiques sociales*, Paris, Anthropos, 1994, pp. 51-67.

3. *Saturne dévorant son fils*, Prado, Madrid.

quelques commentaires dans son Séminaire sur l'angoisse ⁴.

Dans l'opération de naissance au langage, le vivant interne au corps propre passe dans l'extériorité du système symbolique. Quelque chose est cependant exclu de ce passage et cette chose reste hors Autre, hors monde. Il y a dans la naissance au symbolique une ligne de cassure, un pli, un point d'inversion qui divise le sujet d'avec lui-même à jamais : « Un résidu reste qui n'est pas inversable, ni non plus signifiable dans le registre articulé », mais n'en demeure pas moins une réserve libidinale active : *Das Ding*, exclue à l'intérieur, jouissance perdue, cause du désir, pure douleur dont le traumatisme vient arracher le cri.

Inquiétante équivoque

L'équivoque est dans le corps même du langage expression de quelque intérieur exclu. Le mot *équivoque* a vu le jour au masculin ; il fut ensuite féminisé et utilisé également dans les deux genres au XVII^e siècle. Hermaphrodite, l'équivoque est déjà équivoque. *Équivoque*⁵ se dit d'un jeu de mot, d'un calembour ; c'est le caractère de ce qui prête à des interprétations diverses : ambiguïté, amphibologie, malentendu, ambages ; se dit de toute espèce d'incertitude laissant le jugement hésitant. En ce sens, rapporte le (202)dictionnaire, l'équivoque est insupportable, condamnable dans tout usage correct de la langue, bref à éviter. Camus disait que chaque équivoque, chaque malentendu, suscite la mort. Le dictionnaire oppose ingénument l'*équivoque* qu'il qualifie de douteuse, louche, suspecte et inquiétante, et la *sincérité* qui serait catégorique, claire, franche, nette, positive et sincère, comme si l'équivoque était coupable parce qu'elle recèlerait une intention de tromper. Telle est l'évolution sémantique dont témoigne le *Robert* ; cette évolution n'est pas sans évoquer la distinction entre la parole et le langage en psychanalyse puisque si la *sincérité informe* pour le *Robert*, le double sens *évoque* pour le psychanalyste.

Equi-évoquer telle est en effet la condition de l'effet de signifiant pour un sujet selon Lacan et à la suite de Freud. Le désir inconscient s'insinue dans les ambiguïtés du langage et fait au passage dérapier la langue et du même coup réussir le discours. Le *Littre* est plus sensible aux différentes portées de cette partition qu'est le langage. Pour lui, *équivoque* se dit de ce qui prête à des jugements divers ; on parle de traces équivoques..., signe que quelque chose s'est passé, donc quelqu'un. Indécence ou culpabilité... Une personne équivoque est suspecte et peu honorable. Un sens équivoque est une interprétation à double entente : jeux de mots, calembours. Il s'agit dans ce cas de l'action d'*équivoquer*, mot aujourd'hui disparu, soit de faire des jeux de mots, des homonymies. Tandis que *s'équivoquer* réfère au fait de dire involontairement un mot pour un autre. Le *Littre* témoigne d'un état de la langue plus tolérant au jeu sur les mots (qu'il s'agisse du mot d'esprit ou du lapsus) que l'actuel *Robert* qui ne retient du langage que sa dimension d'information, exclut la redondance, ignore l'évocation : la puissance symbolique du langage n'en est pas tarie pour autant.

En ce qui concerne l'étymologie, *équivoque* se décompose en *équi-*, de *aequus* (« égal ») et de *-voque*, de *vox*, *vocis*, (« voix, parole »). *Équivoque* signifie ainsi essentiellement à double voix, à double portée, et d'une manière égale ou équivalente. Est-ce l'ambiguïté des sens ou la gémellité possible de ceux-ci, ambiguïté qui dérange laissant les propos et leurs traces interprétables également de plusieurs manières. On peut affirmer que le caractère univoque de la communication, à côté d'un souhait de clarté dans l'expression qui semble être un voeu raisonnable et largement partagé, quand (203)il ne s'agit pas d'un véritable impératif comme c'est le cas pour le langage scientifique, est hors de question. Le malaise a une autre explication qui nous est livrée par Freud dès la *Psychopathologie de la vie quotidienne*. De la double écoute possible d'une équivoque, il n'est en psychanalyse qu'une seule entente du propos dont seul le « sujet » de l'équivoque détient la clé d'interprétation ; il en va de même pour l'acte manqué qui constitue à son tour, dans l'ordre du langage, un discours réussi. Le désir inconscient tire parti de l'ambiguïté de la langue, mais il n'est quant à lui pas le moins du monde ambigu. Il est audible si l'on prête l'oreille à la portée symbolique du langage ; cette dernière constitue un tout autre registre que la portée du sens « propre ». Ce qui vient se dire et cette fois sans la moindre équivoque ne peut inévitablement déranger qu'au regard d'une censure personnelle et/ou sociale ; dans ce dernier cas, un mot d'esprit aurait pu dans certaines conditions techniques (d'esthétique par exemple) faire entendre les choses sans difficultés voire avec plaisir ; véritable magie du langage qui rend possible le génie de l'élaboration symbolique du symptôme.

Le nez qui voque

Tel est le titre d'un roman surréaliste des années soixante, *Le nez qui voque* de Réjean Ducharme m'a inspiré la reprise d'une réflexion sur le langage à l'occasion de la Journée d'étude des psychanalystes de l'Association freudienne de Belgique. Mon travail théorique en psychanalyse fut, cette année, orienté vers les origines de la pensée lacanienne et celles-ci sont indissociables du travail des surréalistes aujourd'hui plus ou moins tombé en désuétude, malgré la fécondité incontestable des découvertes sur la fonction du langage. Par ailleurs, l'orientation de ma réflexion est inspirée par le sérieux croissant du travail des psychanalystes ces dix dernières années. Sérieux qui semble avoir définitivement fait l'impasse sur la malice de l'objet qui

4. Séminaire de 1962-1963, inédit.

5. P. Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1970.

est le nôtre, le langage, l'inconscient et ses productions codées au service du désir inconscient.

Que signifie ce sérieux de la psychanalyse aujourd'hui ? Certes, que l'on prend les choses au sérieux ; mais le sérieux qui est indispensable dans la direction de la cure est à interroger lorsqu'il s'agit d'un travail sur la parole (204) et le langage. S'il s'agit de minutie et d'exactitude, les gens sérieux sont les grammairiens, les linguistes quant à eux saisissent, car il en va directement de l'objet de leur étude, toute la distance qu'il faut par rapport au sérieux de la règle de grammaire pour rendre compte de la puissance créatrice et symbolique du langage qui n'est possible que par infraction, effraction des règles. Le fil conducteur pour la psychanalyse, ce n'est pas la minutie ou l'exactitude pour elles-mêmes mais la « vérité » du désir inconscient à la libération de laquelle la minutie, l'exactitude et le sérieux sont subordonnés.

S'il ne suffit pas d'être sérieux pour être rigoureux, n'être pas sérieux ne garantit aucune valeur au travail pour les praticiens de la fonction symboliques que sont les psychanalystes⁶. C'est dans ces termes que se pose la question de la transmission de la psychanalyse ainsi que celle de la formation des psychanalystes. Cette dernière supposerait idéalement de connaître la linguistique et la philosophie, l'anthropologie et la poésie, la psychiatrie et les religions, la mythologie etc., mais, simultanément, de prendre comme principe au moins deux propositions qui résultent logiquement des fonction et champ de la parole et du langage ; selon ces propositions le vrai est toujours neuf et la pensée doit prendre en compte la non-pensée comme ce qui pourrait être sa cause. Ce qui est vrai pour la pensée théorique, est vrai également pour le langage : toute nouvelle métaphore est création, toute création poétique est effraction des règles syntaxiques, le sens surgit du non sens ou du jeu avec les mots et la répétition inlassable d'une notion (par exemple le mot concept) la vide de sa substance. La formation du psychanalyste relève donc de cette antinomie : que l'on pourrait exprimer comme le sérieux du mot d'esprit ou le sens du non sens.

Le roman *Le Nez qui voque* est un des derniers romans surréalistes ; sa première parution date de 1967. Son auteur est une sorte de Raymond Queneau canadien. La préface du roman reproduit des citations d'hommes célèbres : « Ah ! » (Colette), « Je me... » (Barrès), « Oh ! » (Kierkegaard), « Ah ! » (Platon), « Sur la... » (Mauriac), « Ich... » (Hitler), etc. Le roman suit dans le même style accentuant par moment un certain non sens qui n'a rien à envier à celui de Carroll ou de Swift.

(205) Le surréalisme par ses jeux sur la langue participe de la représentation de la *tendance sceptique* du mot d'esprit. Autrement dit, au-delà du message communiqué, il opère une remise en question des conditions de la connaissance et du langage⁷. Cette remise en question irrite ceux qui ne veulent plus jouer ou considèrent qu'il s'agit là d'un jeu d'enfant. Nous pensons, au contraire, que l'exploration du langage constitue pour le psychanalyste une priorité, même dans le cas du roman cité, où l'on en arrive à constater que poussée à bout la logique du scepticisme est la structure même de la mélancolie⁸. Penser de la sorte suppose l'intégration du symbolique dans la pensée commune. Tout comme les couchers de soleil n'ont pris leurs tonalités inoubliables que par la peinture impressionniste, nous sommes accoutumés à penser une dimension symbolique des relations, du moins est-ce à espérer. Une parole s'adresse à l'autre et l'affecte par son énonciation même ; tout au moins lui désigne-t-il une place impérativement, avant toute réponse de l'interlocuteur. Au contraire, le jeu de mot pour le jeu de mot est vide, comme toute stéréotypie perd son sens ; l'autre auquel s'adresse le mot d'esprit sceptique est absurde tout simplement.

Certains passages du roman expriment sur le mode littéraire ce que formalise la théorie lacanienne, en passant de l'équivoque au non sens et du non sens à l'absurdité. Comment les aurait-on lus ces passages avant Lacan, nul ne le sait. Toujours est-il que la question se pose de savoir, et la question s'est effectivement posée cette année au Séminaire, quels sont les traits communs et quelles sont les différences qui existent entre l'anthropologie implicite à la théorie du désir et du sujet chez Lacan et la mélancolie propre au *non sense* anglo-saxon, aux tendances sceptiques ou cyniques du mot d'esprit. Cette question est fondamentalement d'ordre épistémologique ; elle n'apparaît pas clinique au premier abord ; mais elle l'est en réalité par l'influence qu'elle a sur les praticiens qui s'en inspirent.

Je cite un de ces passages.

(206) « Nous avons fixé la date de notre suicide. C'est une date vague et prochaine comme celle de toute mort. Avant cette date, nous allons faire le diable. Maintenant qu'il ne nous reste plus que quelques jours à vivre, maintenant que nous sommes sûrs que nous allons mourir, nous sommes libres, nous n'existons plus, nous connaissons la volupté d'être. C'est comme si toute la vie, toute l'énergie du monde vivant, s'était concentrée dans chacun de nos coeurs. Le gris pâle du plafond s'est mué en rouge vif, en rouge betterave, en jaune carotte. L'eau goûte le feu, l'acide. La viande dans nos bouches croustille comme de la vitre. Nous sommes affranchis de l'angoisse, de l'humiliation de vieillir, de pourrir, de devoir devenir plus laids et plus banaux année après année, heure après heure. Nous avons franchi les limites de la mort ; nous sommes passés ses limites, passés les maisons des hommes ; et nous avons gardé notre honneur, notre panache. Nous avons traversé l'épreuve de la mort sans nous perdre ; nous sommes intacts : vifs et jeunes comme avant, et pour aussi longtemps que la mort dure ».

6. Voir à ce propos la réflexion d'O. Mannoni sur le chatouillement.

7. S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), Paris, Gallimard, Idées, 1940.

8. Pour une analyse très fine de mélancolie et langage, voir J. KRISTEVA, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*. Paris, Gallimard, 1983.

En d'autres circonstances, soit en dehors d'une mort imminente, le sujet qui est représenté par la chaîne signifiante est-il pour eux désaffecté, sans pulsion et sans corps ? Y a-t-il une conception mélancolique du sujet et du désir chez Lacan ⁹ ? Est-ce que cette conception correspond à notre expérience ? Quelles sont les conséquences éthiques d'une conception de la psychanalyse ? Ces conséquences sont-elles transposables dans un milieu institutionnel - hôpital psychiatrique, centre post-cure - où la pulsion de mort menace les soignants eux-mêmes. Faut-il sacrifier toutes ses illusions (est-ce possible) pour faire valoir le purisme d'une mise à nu du symbolique conçu comme le moment logique de la conclusion qui se passerait d'un temps pour comprendre ? Telles sont quelques-unes des interrogations cruciales dans lesquelles s'inscrivent la nécessité de redéfinir l'ordre symbolique, véritable (207) pivot de la psychanalyse aujourd'hui. Que faire du sadisme du désir ?

Le mort, partenaire de la subjectivité

Une réponse peut se trouver chez Lacan lui-même dans ses commentaires sur la mort et la pulsion de mort. On la trouve en contre-point dans sa version littéraire, tout aussi bien, dans la *Cité des immortels* de Borgès. Le sens de la vie est positivé par l'existence du maître absolu, la mort. Ceci amène la question fondamentale de la pulsion de mort et de la psychanalyse que nous ne faisons ici qu'ouvrir. L'analyste est au pied du mur du langage et il y est avec son patient et du même côté que lui ; c'est de ce lieu qu'il tente de répondre à l'écho de sa parole. Cela signifie bien clairement qu'il n'y a aucune maîtrise de la situation (de langage et d'analyse) de la part de l'analyste. On peut en voir pour preuve la « réaction thérapeutique négative » dont la clé réside, selon Freud, dans une manifestation de la pulsion de mort. Or, *la notion de pulsion de mort est profondément unie au problème de la parole.*

La pulsion de mort constitue une notion équivoque par excellence : son sens devant être cherché dans deux termes contraires, la pulsion comme tension vers la vie, la mort comme destruction de la vie. Bichat ¹⁰, tout comme Cannon ¹¹, nous rappellent que la vie et la mort sont en concurrence constante au sein de phénomènes que l'on rapporte à la vie. Ceci est le point de vue de la biologie ; point de vue non négligeable mais insuffisant. Il faut garder tout son poids à l'incompatibilité apparente des deux termes et retourner, comme le fait Lacan, à leurs résonances dans la « poétique de l'oeuvre freudienne ». On trouve alors qu'à côté du mythe de la dyade de Platon évoqué dans *l'Au-delà du principe de plaisir*, la pulsion de mort peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne en « l'élevant à la (208) négativité du jugement où il s'inscrit » ¹². Là résident en effet les apports de la linguistique moderne et de la philosophie hégélienne, conjugués par Lacan où nous trouvons la naissance du symbole, la définition de l'ordre symbolique et le fondement de la symbolisation dans l'être ; tout ce qui est le plus spécifiquement humain.

Pour Lacan, « *l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la fonction historique du sujet* » ¹³. Cette limite c'est la mort, non pas seulement comme la fin éventuelle de la vie, mais comme possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet ¹⁴. Or, cette limite est présente à chaque instant en ce que l'histoire a d'achevé : elle représente le passé dans sa forme réelle, passé qui se manifeste renversé dans la répétition, puisque, au lieu d'être dépassé dans un présent renouvelé, il représente dans la répétition, l'avenir : devant soi, le passé. On se rappellera pour illustrer cette sorte de mobilité temporelle du moment présent, le mot cité dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* : « Cet homme a un brillant avenir derrière lui ».

Le passé en sa forme réelle c'est aussi l'absent, l'absence. C'est pourquoi le jeu d'occultation raconté par Freud représente si bien la matrice originaire où le désir s'humanise et où l'enfant naît au langage. Bien sûr, l'enfant maîtrise sa privation, l'absence de sa mère, en assumant celle-ci, mais ce n'est pas l'essentiel. Son désir s'en trouve radicalement métamorphosé, puisque l'action de faire disparaître la bobine détruit l'objet dans la mesure même où cet objet est devenu asservi à la provocation du « Fort ! Da ! » qui anticipe son apparition et sa disparition. L'action de l'enfant devient donc son propre objet, négativant le champ de forces du désir. Tel est le sens de la phrase de Lacan : « *C'est bien déjà dans sa solitude que le désir de l'enfant est devenu le désir de l'autre, d'un alter ego qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine* » ¹⁵. « *Ainsi le symbole se manifeste d'abord (209) comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son*

9. Comme le suggèrent de nombreuses propositions énoncées par Lacan. Elles doivent toutes, bien entendu, être situées dans leur contexte. Mais la question demeure. Telle cette phrase extraite du Discours de Rome : « *Son enjeu (à la psychanalyse) c'est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient (dans l'expérience intersubjective) au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires.* » *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 260.

10. Pour Bichat, la vie se définit par l'ensemble des forces qui luttent contre la mort.

11. Ce dernier définissant l'homéostasie comme la fonction d'un système entretenant son propre équilibre.

12. *Ecrits*, op cit., p. 318.

13. J. LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 318.

14. Ibidem, ceci constitue une reprise de Heidegger par Lacan.

15. Ibidem, p. 319.

désir »¹⁶.

Parmi les figures de la mort, le suicide constitue le détour suprême par lequel le désir reconquiert sa forme ineffable en retrouvant dans la dénégation un triomphe dernier ; elle n'est donc pas une perversion de l'instinct, mais « une affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort », et plus loin : « [...] quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, d'où son existence prend tout ce qu'elle a de sens ». Or, ce sens mortel révèle dans la parole un sens extérieur au langage. Ceci constitue plus qu'une métaphore, mais une affirmation qui concerne la structure correspondant à une circularité sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude.

Telle est la satisfaction trouvée au spectacle tragique du théâtre ; certaines personnes s'enfoncent dans le plus grand déplaisir. L'homme crée des objets au service de ses propres peurs pour les conjurer. Civiliser la pulsion de mort en la représentant, c'est rester vivant. Complaisance dans le malheur, mélancolie, suicide, ces réalités obligent celui qui étudie l'homme à compliquer son analyse. La pulsion de mort existe, celle qui tend vers la non-vie, le non-désir ; le goût de la destruction est systématique et actif. Appétit de mort qui existe dans l'humanisation précoce de l'enfant. Le jeu permet de maîtriser l'angoisse de la perte de sa mère, ensuite, c'est la répétition qui devient un jeu. L'enfant, grâce au jeu devient le maître de la situation, mais c'est seulement dans la *déréliction* qu'il est le maître ; la maîtrise suppose une perte et accentue celle-ci. Il y a là une manifestation de l'au-delà du principe de plaisir ; c'est la possibilité de se représenter que l'on pourrait n'être pas là. Maîtriser l'immaîtrisable pour dominer ce qui vous domine : la maîtrise accompagnera ainsi indéfiniment la *déréliction*.

(210) Un retour à la fonction de l'équivoque en psychanalyse¹⁷ mène à la question de la mort ; pulsion de mort, réel, néantisation de la réalité par le langage, mort réelle, traumatisme... Peu importe le bout que l'on saisit pour commencer. L'important est que l'on en arrive, quel que soit l'abord de départ, au *pli* opéré dans le psychisme humain du fait du langage, pli appelé aussi « castration ». C'est ce pli qui constitue la potentialité traumatique elle-même. L'action criminelle nous conduit au plus humain de la création artistique ou de la sublimation.

16. Ibidem.

17. Cette réflexion m'a été inspirée au moment de rendre hommage à un grand ami, J. C., dont la vie tout comme la mort fut travaillée par cette question insoutenable pour plus d'un.